

ÉRIC CHAUVIER
LES NOUVELLES
MÉTROPOLES
DU DÉSIR



ALLIA

Les Nouvelles Métropoles du désir

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Anthropologie
Si l'enfant ne réagit pas
Contre Télérama
Que du bonheur
La Crise commence où finit le langage
Somaland
Les Mots sans les choses

ÉRIC CHAUVIER

Les Nouvelles Métropoles du désir

IDEM • VELLE



AG • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2016

L'auteur remercie la Villa Yourcenar et la Région Aquitaine.
Photographie de couverture : Astrid Kruse Jensen, *Bus Stop*,
Imaginary Realities, 2000. C-print.
© Éditions Allia, Paris, 2016.

Plus les femmes sont sexy et plus je me sens con.

DIABOLOGUM

AU tout début, je ne pressens que des sensations confuses, un peu embarrassantes, presque satisfaisantes. Je déteste la marche lente, non que je déteste marcher lentement, simplement, je ne supporte pas que cette idée, élaborée par les concepteurs de la ville dévolue à la consommation, au divertissement et au tourisme, contrôle mon comportement. J'ai l'impression que plus je vais marcher avec lenteur et plus je vais perdre ce qui constitue ma personnalité – quelques détails irréductibles qui m'identifient et me font paraître différent, irrégulier, singulier. Outre l'obligation de prendre son temps, cette idée répond à quelques prérogatives ambiguës : redécouvrir la ville dans un temps idéal – apaisé, presque contemplatif – et, en même temps, favoriser la consommation. Dans cette rue marchande, plutôt huppée, mes contemporains obéissent aux consignes : ils marchent de façon lente, mais sans s'en rendre compte – comme moi, au demeurant, qui fait ce constat critique de façon rétrospective suite à l'irruption de la violence. Pour l'heure, des dispositifs savamment organisés cherchent à influencer sur votre comportement : visuels (des stimuli produits

à intervalles réguliers), sonores (une musique lounge), olfactifs (effluves de parfums de luxe, de café noir, d'odeurs de propreté). Vous vous laissez envahir et, de façon naturelle, ralentissez votre pas. Vos muscles se relâchent, votre esprit se détend, vos yeux clignent moins vite; dans un mouvement inverse d'accélération, vos doigts d'homme caressent le fond de vos poches, vos doigts de femme, le creux de vos mains, marques discrètes de notre désir de marchandises.

Je ne fais pas exception à la règle. Je marche d'un pas lent, logiquement. Mes doigts caressent le fond de ma poche. Cette posture de relâchement me fait apprécier de façon presque neutre – plaisir fade, désir immobile – l'atmosphère de la rue, me rend aussi particulièrement attentif à tout ce qui échappe à cet alanguissement. Ainsi fait, je les vois arriver de loin. Dans le flot des passants, elles détonnent de manière tout à fait remarquable. Elles sont trois, âgées de quinze ou seize ans peut-être, l'air immédiatement menaçant, prêtes à tout ou jouant à l'être. Elles marchent en zigzaguant, de façon saccadée, s'esclaffent à intervalle régulier en dévisageant les passants, cherchent visiblement à alpaguer leur regard. Elles proviennent des confins délabrés de la ville; tout, dans leur apparence, en atteste: les

mêmes silhouettes stéréotypées, les mêmes joggings baggy, les mêmes tennis montantes et brillantes, les mêmes blousons à capuche, le tout griffé des habituelles marques qui équiper les clubs de football les plus renommés et les banlieues les plus sensibles. Dans cette rue, elles semblent dans leur élément, promptes à casser l'ambiance. Leurs façons de parler – vociférations, hurlements, menaces – attirent l'attention des passants qui, surpris dans leur lenteur, puis troublés et apeurés, n'osent pas se retourner. J'entends les mots "bâtard" et "race", dont elles ponctuent leurs phrases courtes prononcées sur le ton de l'insulte. Elles me fixent, bien sûr. Je croise brièvement leur regard déchiré, leurs pupilles dilatées. Je leur souris faiblement, puis je détourne les yeux.

Lui, me suit. C'est en me retournant vers les trois adolescentes qui, maintenant, ne me voient plus, que je l'aperçois : barbe fournie et entretenue, coiffure idoine, composée d'une vague de cheveux gominés, impeccablement peignés, surplombant des tempes et une nuque rasée, chemise de bûcheron, jean slim noir, chaussures "Richelieu", bijoux et fausses lunettes de vue à grosse monture – c'est ce dont je vais me rendre compte quelques instants plus tard en les lui tendant, brisées en plusieurs morceaux.

Elles, elles l'ont tout de suite repéré, mais pas comme si elles le cherchaient en personne, plutôt comme si elles traquaient un prototype d'humain et – ce que je ne tarde pas à comprendre : un humain sur lequel se venger. Et c'est lui qui se présente, lui qui fera l'affaire, lui dont l'apparence fashion vaguement efféminée a de quoi déplaire au plus haut point à ces trois jeunes filles. La suite le confirme. L'une des trois, qui porte un tee-shirt à l'effigie d'Al Pacino dans *Scarface*, s'avance vers lui, l'air provocant :

“OOOHHH MEUHHSIEUHHHH!”

Cette voix est cassée, éraillée, martiale et, plus que tout, elle semble venir de très loin – loin de la ville ou de l'idée que je me fais de la ville.

Lui, il la regarde, surpris, un peu hautain, ce qui excite aussitôt Miss Scarface qui n'en demandait pas tant. Elle éclate littéralement, les traits révulsés ; les images qui me viennent sont celles d'une grenade dégoupillée, d'un jeu vidéo de combat, d'une rafale de mitrailleuse :

– Qu'est-ce t'as ? Qu'est-ce t'as ? Qu'est-ce t'as ? Tu veux qu'j'te fume ? Tu veux qu'j'te fume ?

– Bon maintenant ça va, laissez-moi, proteste le hipster en essayant de contourner les deux autres qui se dirigent vers lui.

Le voilà désemparé face à cette très jeune fille qui emploie le verbe “fumer”, lequel, habituellement associé à la virilité et à la bagarre de rue, doit lui paraître parfaitement décalé – quoi de plus menaçant, dans l’instant, que cette conjugaison du verbe fumer? Les deux autres adolescentes s’approchent d’eux en riant, un rire d’où s’exhalent du mépris mal assuré, de la haine mal digérée, de la jeunesse torpillée :

– Ouais, fume-le! Fume-le! Fume-le!

– Laissez-moi passer!

Il parle comme s’il s’attendait à ce que, d’office, ces trois-là respectent ses droits, comme s’il existait une procédure légale l’autorisant à imaginer une zone de sécurité ou – pourquoi pas? – de bienséance. Mais elles lui rappellent brutalement qu’elles viennent justement de créer, au cœur de l’ambiance urbaine, un interstice de non-droit, un zonage flottant et reproductible, où l’angoisse est la norme.

– Qu’est-ce t’as toi? OHHHH MEUHH-SIEUHHH! Oh enculé d’ta mère! fait l’une des deux autres en prenant l’air de celle qui est prête à exploser.

– Laissez-moi...

Il vient de comprendre qu’un réel danger existe, strictement délimité par la force de frappe des filles et par l’inertie prévisible des passants. Et lui se trouve au beau milieu de cette